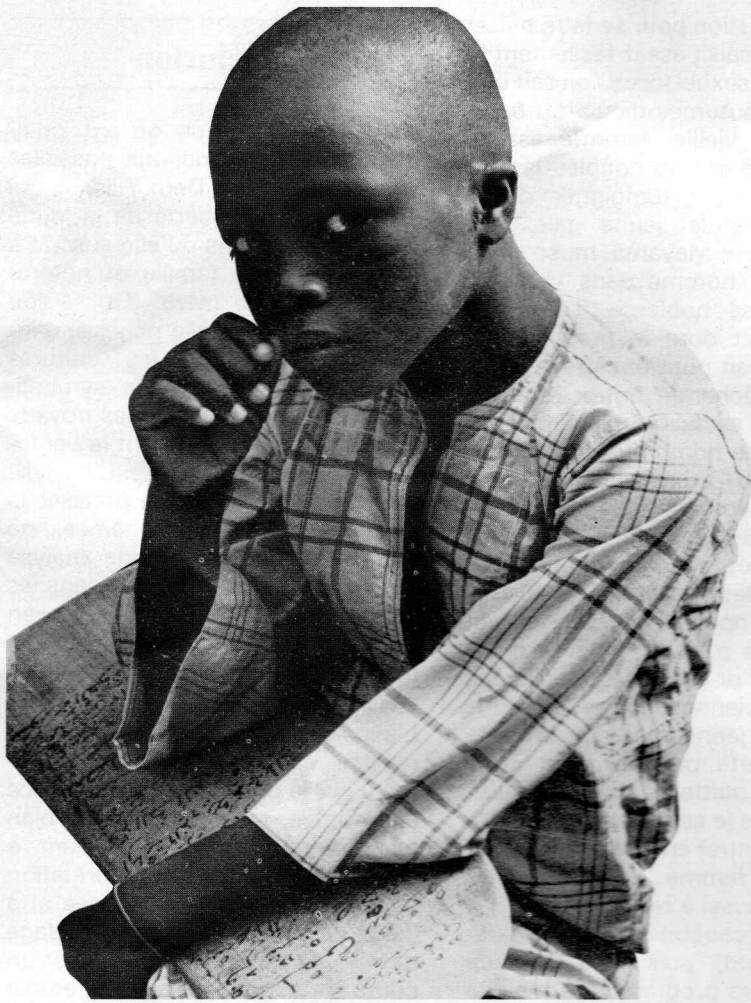




## la pédagogie coranique

*Ce n'est pas le moindre paradoxe de l'Islam, civilisation du « Livre » (1), donc de l'écrit, que de recourir pour sa transmission à un pédagogie de l'oralité. Là réside en effet la différence fondamentale entre l'école coranique et l'enseignement occidental. L'absence de sourds et la forte proportion d'aveugles parmi les maîtres coraniques en constituent le meilleur indice.*

*L'idéologie coloniale réduisait l'enseignement coranique en Afrique noire à un simple catéchisme musulman axé sur la mémorisation des versets du Coran. Elle faisait de l'école coranique un mécanisme d'endoctrinement et d'obscurantisme religieux quand elle n'y voyait pas un foyer potentiel d'agitation politique.*

*Il est grand temps de dépasser ce point de vue hautain, plutôt méprisant quant il n'était pas soupçonneux, pour examiner l'école coranique sous l'angle essentiellement pédagogique, en déterminer les particularités par contraste avec la pédagogie occidentale en voie de s'implanter*

*en Afrique noire et, incidemment, entrevoir la contribution possible de la tradition coranique à l'émergence d'une pédagogie vraiment africaine.*

*L'examen qui suit s'appuie sur des observations faites en 1965-66 et 1970 en milieu peul du Nord-Cameroun. Ces observations ont déjà servi à la présentation d'une thèse de doctorat en ethnologie (2) et à la publication d'un ouvrage (3). Il n'est pas question de généraliser ces données camerounaises à l'ensemble du monde musulman, surtout arabe, pas plus qu'il ne serait légitime de réduire le catholicisme romain au catholicisme espagnol ou latino-américain.*

*Plus modestement, on cherche à voir la pédagogie coranique à l'œuvre dans un milieu négro-africain bien particulier, sans se préoccuper pour le moment de similitude et de divergences en d'autres terres d'Islam.*

(1) Le Coran est encore plus essentiel à la tradition musulmane que la Bible ou l'« Ecriture » à la tradition judéo-chrétienne.

(2) L'école coranique de la savane camerounaise, Paris, F.L.s.H., 1968, 291 p.

(3) Pédagogie musulmane d'Afrique noire, Montréal, Presses de l'université de Montréal, 176 p. Cf. Dossiers pédagogiques n° 9 Val. II. p. 38-41.

## caractères de la pédagogie coranique

Comme l'école française implantée au Cameroun, l'école coranique apprend au jeune Camerounais, entre autres choses, à lire et à écrire. Mais les processus d'apprentissage et le type de formation assurée diffèrent largement. Même la notion d'école s'avère radicalement différente.

L'école coranique, ce n'est pas un lieu défini, un édifice spécialisé, qui reste stable indépendamment de la mutation du personnel enseignant et du renouvellement de la clientèle scolaire. Comme l'université médiévale, c'est la communauté d'un maître et de ses disciples qui la constitue. Nomade, elle suivait le maître dans ses pérégrinations; elle naît et disparaît avec lui. Maintenant qu'elle se sédentarise, le maître reçoit ses élèves chez lui, dans la case d'entrée (**jawleeru**) de sa concession (**saare**), qui n'en conserve pas moins ses autres fonctions. Rien ne distingue un **saare** ordinaire d'une école coranique, si ce n'est peut-être la présence de quelques planchettes (**alluha**). De ce cadre matériel ou plutôt de cette absence de cadre matériel approprié, se dégage déjà le caractère très personnalisé de la pédagogie coranique.

Ni privé, ni proprement public, l'enseignement coranique relève de la communauté islamique locale. C'est elle qui soutient de ses dons les maîtres, qui leur confère éventuellement le titre envié de **moodibbo**, qui incite les chefs de **saare** à confier leurs enfants à un **mallum** (4). Aucune personne spécifique, même pas le **laamiido**, chef politique et religieux de la communauté, n'a le pouvoir de contrôler et d'orienter cet enseignement, de lui imposer des normes et éventuellement de le sanctionner. Aucun examen standardisé n'est prévu qui donnerait droit, en cas de succès, à un quelconque diplôme. Nul besoin d'autorisation d'enseigner; personne ne peut, si on lui en fait la demande, se dérober à cette tâche, qui ne comporte pas de rémunération proprement dite. Le Coran s'enseigne à qui veut, quels que soient ses moyens. L'obligation scolaire est donc générale et ne comporte de sanction que celle, efficace, de l'opinion.

A la place des trois degrés — primaires, secondaires, supérieur ou universitaire — de l'enseignement français, l'école coranique distingue deux niveaux d'enseignement, l'élémentaire et le complémentaire, chacun ayant ses objectifs, sa durée et sa pédagogie propres.

(4) Le titre de **mallum** (lettré) s'obtient à la fête du **tumbirdu** quand on a terminé la lecture et l'écriture de tout le Coran. Celui de **moodibbo** (docteur en sciences coraniques) est moins automatique : la communauté ne l'accorde que progressivement à ses maîtres les plus vénérables sur le foi de leur savoir, de leur piété, leur tradition familiale et leur réputation de sagesse, que dénotent la qualité et le nombre de leurs élèves. Le **mallum** habituellement enseigne le Coran à l'élémentaire tandis que les sciences coraniques au complémentaire relèvent plutôt du **moodibbo**.

## niveau élémentaire

L'élémentaire est entièrement consacré à l'écriture et la lecture de tout le Coran. S'il se fait de façon continue et régulière, ce qui est rarement le cas, cet exercice dure de trois à cinq ans. Pas plus pour commencer que pour finir, il n'existe d'âge limite. En général le **derkeejo** (5), garçon ou fille, entreprend cette étude vers 5 ou 6 ans et peut la poursuivre, ou la reprendre s'il l'a interrompue, même une fois adulte. L'élémentaire reste donc ouvert non seulement aux enfants, (**famarBe**), mais aussi à quelques adultes (**mawBe**) retardataires.

Le **derkeejo** se rend au **saare** du **mallum** que sa famille lui a choisi. Souvent c'est son propre père ou un oncle qui fait fonction de **mallum**. Il y apporte une planchette de bois (**alluha**) rectangulaire, d'environ 20 centimètres par 40 et surmontée d'une poignée, qu'il laissera dans le **jaweleeu** du maître après chaque séance. Le reste de son matériel scolaire se compose d'une tige de mil taillée en pointe, qui lui sert de plume, et d'une petitealebasse de la grosseur d'une pomme, dans laquelle il conserve son encre, mélange d'eau, de gomme arabique et de suie prélevée sous les marmites. L'élève remporte chaque fois chez lui plume et encier.

Après s'être initié sous la conduite du maître à l'alphabet arabe et à la syllabation, il entreprend de transcrire les sourates du Coran en commençant par les plus courtes, la première (**AL-Fâtiha**) et les dernières, pour remonter jusqu'à la deuxième (**Al-Baqara**), qui est la plus longue. L'apprentissage inverse ainsi l'ordre de présentation des sourates dans le Coran pour faciliter à l'élève l'accès aux versets les plus courts et leur mémorisation pour la prière.

Le **derkeejo** transcrit le texte sacré sur sa planchette en se guidant sur les feuillets du Coran que le **mallum** met à sa disposition. La transcription se fait à la suite sur les deux faces de la planchette, à laquelle on fait faire un quart de tour pour écrire de façon peu orthodoxe les caractères arabes de haut en bas. La lecture, elle, se fait normalement de droite à gauche en rétablissant la position de la planchette. Une fois les deux faces de l'**alluha** couvertes de texte, le **derkeejo** entreprend d'une voix chantonnante d'en faire la lecture en suivant le texte du doigt. Le **mallum** de cette façon peut contrôler à l'oreille l'exactitude de sa transcription et lui fait reprendre sa psalmodie chaque fois qu'il se trompe. Ce n'est qu'après avoir ainsi lu sans faute tout le texte transcrit au recto de sa planchette que l'élève est autorisé à laver précautionneusement cette face et à y transcrire la suite du verso. Cette tâche accomplie, il pourra, alors s'atteler à la lecture du verso, et ainsi de suite jusqu'à la fin, ou plutôt jusqu'au commencement du Coran.

Aucune explication, sinon technique (façon de dessiner tel caractère), aucun commentaire n'est donné du verset transcrit et lu. Le **derkeejo** et même parfois le **mallum** ne comprennent pas l'arabe. L'accent est mis sur la fidélité intégrale au texte écrit

(5) **Derkeejo** désigne l'élève de l'élémentaire. Au complémentaire il prend le titre de **pukaraajo**.



plutôt que sur la compréhension. Même l'effort de mémorisation chez les élèves peuls (6) se limite à quelques brèves sourates pour les fins de la prière. Il s'agit en somme à ce niveau d'un exercice prolongé d'écriture et de lecture.

On conserve précieusement l'eau qui a servi à laver la planchette. Tout ce qui touche le Coran est sacré. On en fait une consommation fervente.

L'élève se présente chez son **mallum** seul ou en compagnie des ses condisciples. Le nombre d'élèves à fréquenter une école élémentaire au Nord-Cameroun varie de 5 à 15 en moyenne. Tous n'y vont pas en même temps. La pédagogie ne change guère avec le nombre, le maître corrigeant chacun à tour de rôle dans une atmosphère plus ou moins cacophonique. Le groupe d'élèves ne forme pas vraiment une classe, chacun évoluant à son rythme et travaillant à sa partie du Coran.

L'arrivée, le départ et la période de présence dépendent des autres activités de l'enfant, en particulier ces dernières années de son inscription à l'école française. Le maître coranique subit en effet la concurrence de l'enseignement officiel et doit de plus en plus concentrer ses activités aux heures et journées laissées libres par ce dernier, soit très tôt le matin, le midi et le soir ainsi que les dimanches, jours de marché et pendant les vacances scolaires, alors que vaque l'école officielle. Traditionnellement, l'enseignement coranique se dispensait l'avant-midi et l'après-midi, parfois aussi le soir autour d'un feu, à chaque jour de la semaine à l'exception du mercredi soir, du jeudi et du vendredi matin. A ce congé hebdomadaire traditionnel s'ajoutent les vacances annuelles de 3 à 10 jours à chacune des grandes fêtes musulmanes : fin du ramadan et fête du mouton.

Diverses étapes jalonnent le premier apprentissage du Coran, chacune fournissant à l'élève parvenu à telle sourate l'occasion d'apporter un cadeau de nourriture que se partagent son maître et ses condisciples. L'importance de ces cadeaux varie d'un gâteau à un mouton en passant par le traditionnel poulet et va croissant jusqu'au **tumbirdu**, fête qui à Maroua clôt le cycle élémentaire et marque la fin de l'apprentissage du Coran. La coutume alors réunit parents et amis autour de l'élève, qui avec son maître lit les quatre derniers versets de la sourate **Al Baqara** pour manifester officiellement qu'il a bien terminé son étude et mérite désormais le titre de **mallum**. Son père égorge alors un bœuf pour la fête et offre divers cadeaux de nourriture, de vêtements et d'argent à son fils et au maître à qui il l'avait confié. Il s'agit bien d'une fête de fin d'études plutôt que d'un mécanisme d'évaluation : la graduation survient sans véritable examen final.

### niveau complémentaire

Le **tumbirdu** marque la fin des études coraniques pour la plupart de ceux, en réalité une minorité, qui ont complété l'élémentaire. La majorité des enfants en effet ne se rend même pas au bout du Coran ; les

filles en particulier, malgré leur nombre proportionnellement accru à l'école coranique depuis que les garçons fréquentent l'école officielle, abandonnent très tôt après avoir transcrit quelques sourates. Très peu se méritent le titre de **mallum**, peuvent tenir l'école et accèdent, cas exceptionnels, au complémentaire.

La petite élite à entreprendre l'étude des sciences coraniques au complémentaire se retrouve en pratique exclusivement masculine. Comme à l'élémentaire, il n'existe pas de limite d'âge initiale et terminale à ce niveau. On peut y passer dès après le **tumbirdu** et y rester jusqu'à la fin de sa vie. Il n'est pas rare de voir des quinquagénaires, voire un septuagénaire, fréquenter les cours de tel **moodibbo** réputé. Là également le cheminement est très personnel et le rythme des progrès dépend de l'intérêt et des autres activités du candidat. Le perfectionnement coranique reste parfaitement compatible avec la poursuite d'autres activités, agricoles, commerciales ou artisanales.

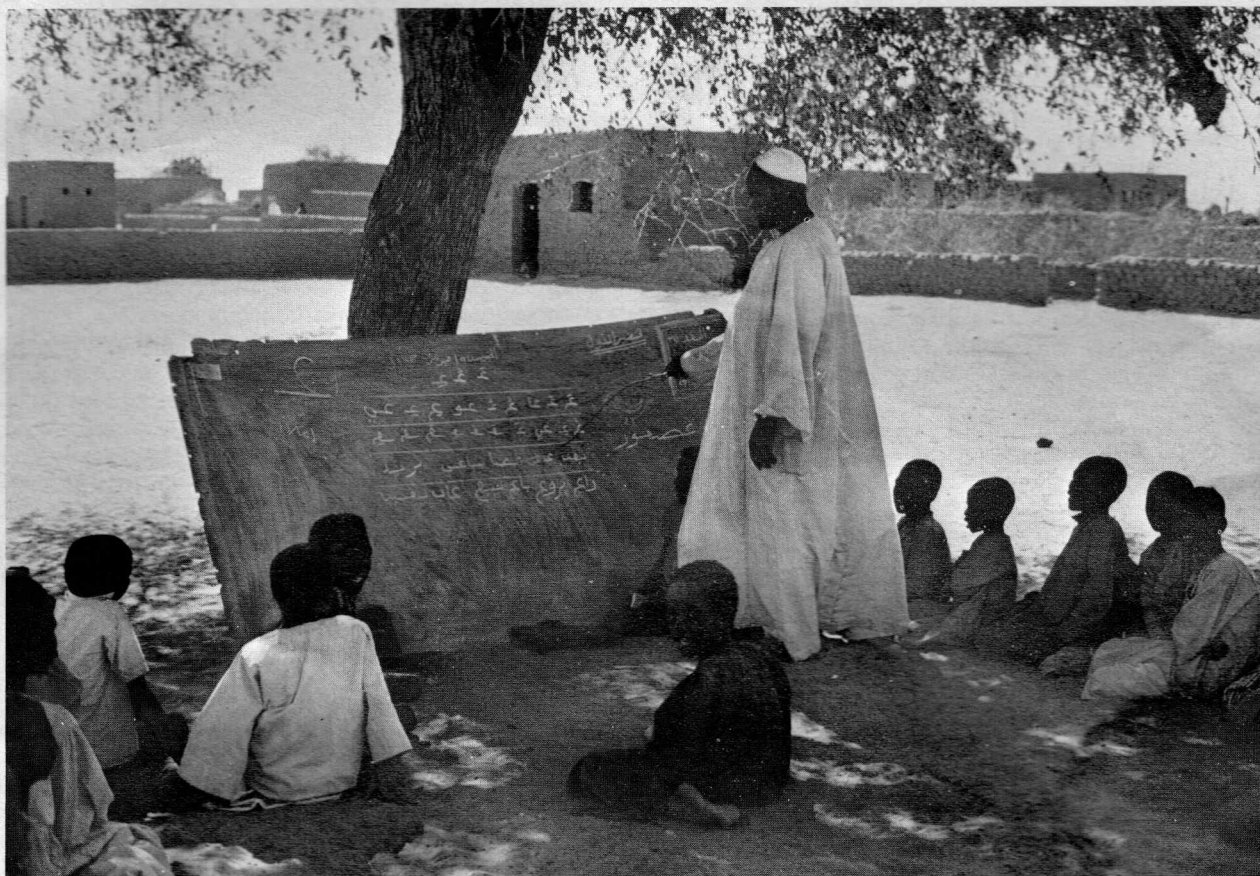
La maîtrise de l'arabe à ce niveau devient nécessaire, d'où l'importance accordée à la grammaire et à la littérature arabes. La poésie, en particulier les six grands poètes préislamiques dont la langue sert de norme, est à l'honneur ; c'est une matière de choix pour la mémorisation. Langue enseignée, l'arabe est aussi la langue d'enseignement. Seuls certains commentaires à l'occasion pourront se faire en langue peul, en **fulfulde**. Le droit, l'histoire, les mathématiques sont très cultivés. Mais on n'oublie pas l'approfondissement du Coran ; l'exégèse, réputée difficile, est l'œuvre de la maturité.

Le **moodibbo** titulaire d'une école complémentaire est un généraliste : maître de chacune de ces disciplines, il doit pouvoir satisfaire aux besoins du **pukaraajo** quels que soient la matière et le livre que ce dernier choisit d'approfondir. Il n'empêche qu'une certaine spécialisation des maîtres, voire des centres d'études, a tendance à se dégager en pratique. Tel sera plus réputé en droit, l'autre en exégèse, l'autre en histoire des traditions. Yola et Garoua accueillent les amateurs de jurisme, Maroua cultive plutôt la littérature et c'est à Sokoto et Kano au Nord-Nigéria que des Peuls vont se spécialiser en mathématiques. Le **pukaraajo** est ainsi appelé à passer d'un maître et d'une ville à l'autre en fonction de la science qui l'attire. Le nomadisme, en voie de disparition à l'élémentaire, se retrouve ainsi au complémentaire.

Pas plus qu'à l'élémentaire, il n'existe au complémentaire de classe véritable. Le **pukaraajo** arrive chez son **moodibbo** et en repart quand il veut. Le maître reste à la disposition de ses élèves, qu'ils viennent seuls ou en groupe (7). Le cours, si l'on peut utiliser ce terme peu approprié à une telle réalité pédagogique, débute, s'arrête et reprend au gré des arrivées et des départs d'élèves. Chacun y vient quand il peut pour une période qui ne dépasse pas une heure par jour. Chacun a son livre, pratique sa discipline et approfondit son auteur. Rarement deux élèves en sont au même point en même temps. Il n'y a pas de place pour une leçon magistrale s'adressant en même

(6) Il n'en va pas de même chez les Bornouans de Maiduguri, où l'obtention du titre très valorisé de *goni* reposait sur l'apprentissage par cœur de tout le Coran.

(7) Rarement plus du tiers de l'effectif d'élèves se retrouvent ensemble chez le maître.



temps à tous. L'intervention magistrale s'avère très personnalisée et implique chaque élève successivement.

Ce dernier, qui a déjà préparé chez lui le passage de son livre auquel il est arrivé, prend position dans le **jawleeru** de son maître déjà en place sur sa peau de chèvre. Le chef couvert, il a pris soin de laisser ses sandales à la porte. Assis sur ses jambes, le dos arrondi et les coudes dans le sable de chaque côté de son livre ouvert, il attend son tour pour commencer sa leçon. Le moment venu, après la formule rituelle d'introduction **Allah woonane** (Dieu te bénisse), l'élève prononce le début de la phrase de son livre que le **moodibbo** va continuer, récitant la suite de mémoire et y ajoutant éventuellement quelques commentaires en arabe, plus rarement en **fulfulde**.

Il s'agit donc d'une sorte de dialogue sur le mode récitatif que l'élève ponctue à l'occasion d'un **naa'am** (oui) ou d'un **Allah woonane**; il le relance par le début d'une autre phrase si le **moodibbo** vient à s'arrêter. Malgré sa possibilité théorique, le rôle de l'interrogation véritable ou la demande d'explication s'avère très limité. La pratique n'admet guère d'objection. En cas d'incompréhension du texte ou du commentaire, le **pukaraajo** se retire à l'extérieur avec un camarade ou pénètre à l'intérieur du **saare** interroger le fils ou l'assistant du **moodibbo**.

La durée de chaque intervention varie suivant la personnalité du **pukaraajo**, la longueur du texte qu'il a préparé chez lui et son degré de compréhension. On est toujours dans un système d'apprentissage qui repose sur le rythme individuel de l'élève, auquel le maître doit s'adapter. Ces interventions du maître successivement avec chaque élève durent rarement plus d'un quart d'heure et c'est la seule portion de la séance immédiatement utile à l'élève impliqué. Pendant son intervention, ses condisciples, qui en

sont au chapitre précédent ou suivant du même livre ou à un autre ouvrage éventuellement consacré à une tout autre science, écoutent parfois en attendant leur tour, plus souvent se désintéressent de la question, regardent voler les mouches ou vont causer à l'extérieur. Une fois terminé son texte, le **pukaraajo** peut se retirer non sans appeler, en guise d'au revoir, la bénédiction d'Allah sur le groupe. Il reviendra le lendemain poursuivre sa lecture avec le maître au point où il en était rendu.

Le livre qu'utilise l'élève — le maître ne consulte ni livre ni notes — est l'objet d'un soin méticuleux. C'est le seul objet dont le **pukaraajo** ait besoin pour le cours. Nul crayon, nulle feuille de papier n'est nécessaire et il ne se prend aucune note pendant la séance. L'usage du tableau est inconnu. Seuls entrent en scène la mémoire pour le **moodibbo** et pour l'élève le livre.

Encore le livre est-il plutôt l'occasion du dialogue préceptoral que son objet. L'élève y réfère sans doute, mais le **moodibbo** ne s'en sert pas, se fiant plutôt à sa mémoire. L'ouvrage écrit est vénéré, mais à l'instar d'une relique; son contenu par contre est bien vivant dans la mémoire des lettrés plus encore que dans le support matériel que le **pukaraajo** transporte précautionneusement enveloppé dans une serviette. La bibliothèque des lettrés peuls, c'est moins une cantine, au demeurant assez dégarnie de livres et de manuscrits, que leur mémoire.

La pédagogie du complémentaire est essentiellement orientée vers l'acquisition, la possession mnémonique du contenu de l'enseignement. Le **moodibbo** à ce niveau récite plus que le **pukaraajo** ne lit et le livre de ce dernier n'est qu'un stimulus, un prétexte à l'entrée en action de la mémoire du maître. On s'explique dès lors le peu de souci que manifestent les élèves de prendre des notes et la part importante de l'ensei-



gnement consacrée à la poésie, dont le caractère rythmé facilite l'effort de mémorisation.

A l'un et l'autre niveau donc, quoique le départ se prenne toujours à l'écrit — feuillets du Coran et livres classiques de l'Islam — c'est le texte **lu à haute voix**, psalmodié, qui revêt le plus d'importance et l'emporte sur la compréhension et la discussion. L'oral domine l'écrit. C'est ce qui ouvre à l'aveugle la fonction enseignante et en exclut le sourd, contrairement à ce qui se passe dans l'enseignement occidental. Ce dernier repose sur l'écriture : le tableau et les notes remplacent la psalmodie et la bibliothèque fait fonction de mémoire.

Une telle pédagogie peut paraître aujourd'hui dépassée. Avant de conclure en ce sens il importe de bien la situer dans le contexte d'une éducation globale à laquelle prétendait l'école coranique traditionnelle et de s'interroger sur son apport possible à une pédagogie moderne, à l'âge de l'audio-visuel.

---

## éducation globale

---

« A l'école coranique, l'instruction importe peu, c'est surtout l'éducation qu'on donne ». Cette répartition d'un maître ouest-africain résume assez bien les prétentions de l'école coranique à dispenser moins un seul savoir scripturaire qu'une formation totale tant religieuse, morale et sociale, technique et professionnelle qu'intellectuelle et littéraire. Traditionnellement les parents musulmans confiaient (8) leur enfant à un maître pour qu'il le socialise et en fasse un homme complet. L'enfant s'initiait au Coran, mais aussi aux travaux de son milieu pour le bénéfice de son maître; il s'intégrait aux disciples de son groupe d'âge, apprenait la hiérarchie sociale et, par le jeu des privations, des coups qui ne manquaient pas et de coutumes comme la quête de nourriture (9), développait sa force de caractère et son endurance morale. Le respect dû au maître, vénérable vieillard porteur aussi bien de la coutume que du texte sacré, lui inspirait un idéal de soumission à Allah, aux anciens, à la société. L'absence de critique et de contestation au plan intellectuel et religieux a son pendant social. C'est le règne du « magister dixit » (10). L'enfant sortait mûri de cette expérience et s'intégrait facilement à sa société.

---

(8) On parle de « don » de l'enfant au maître pour montrer jusqu'où allait la confiance des parents. Ces derniers n'intervenaient jamais dans le processus éducatif, même pas pour tempérer la sévérité des punitions, jugées essentielles dans cette pédagogie pour la formation morale.

(9) L'aventure ambiguë de Cheikh Hamidou Kane décrit admirablement de l'intérieur, l'esprit et les particularités de cette éducation coranique.

(10) Traduction musulmane : le marabout l'a dit.

La pédagogie coranique ne se limitait donc pas traditionnellement (11) à l'apprentissage de la lecture, de l'écriture et de quelques rudiments de sciences coraniques, mais visait plutôt à la formation totale de l'individu, à la transmission d'un modèle d'homme adapté à son état de société. L'effet social d'une telle pédagogie était naturellement conservateur, comme dans la majorité des systèmes d'éducation (12), surtout quand ils sont à fondement religieux. Mais comment condamner radicalement ce résultat quand on constate l'effet désintégrant, socialement révolutionnaire, d'une scolarisation importée de France, source pour les jeunes Camerounais de frustrations et d'inadaptation? Les tentatives de l'IPAR de ruraliser et de globaliser l'enseignement et de l'intégrer au milieu en faisant des maîtres de véritables animateurs sociaux ne sont-elles pas un pas en direction de la voie suivie par l'enseignement coranique?

Au plan linguistique, le sort fait à l'arabe dans l'enseignement coranique n'étonnera que ceux qui, ignorant les leçons de l'histoire (13), oublient que même aujourd'hui la scolarisation des jeunes Camerounais du Nord se fait dans une langue étrangère à la masse, le français. En plus d'initier à l'alphabet et d'introduire ainsi à l'écrit, l'apprentissage de l'arabe sans compréhension à l'élémentaire joue un rôle quasi initiatique et rapproche l'éducation coranique de la grande initiation en vigueur dans nombre de sociétés animistes à tradition orale. Là aussi on apprend une langue initiatique dont la fonction n'est pas de communiquer, mais de manifester qu'on accède à un statut nouveau, celui d'adulte initié. Le latin jouait un rôle analogue dans l'éducation chrétienne. Le fait que la circoncision survenait (14) habituellement pendant cette phase élémentaire de formation accentue le caractère initiatique de l'école coranique. Le savoir acquis importe moins que le statut social.

Il reste que l'école coranique pose le problème de l'enseignement de l'arabe comme une langue seconde mais vivante, problème que l'école moderne n'a guère mieux résolu pour le français, qui s'enseigne encore plus ou moins comme une langue morte, en privilégiant la grammaire par rapport à la conversation. Une pédagogie de la langue reste à inventer.

On a beaucoup médité de la mémoire. Luxe plus ou moins superflu dans une société à tradition écrite marquée, qui privilégie le livre et la bibliothèque, la

---

(11) L'évolution socio-économique et politique récente au Cameroun a eu tendance à réduire l'école coranique à ses seules fonctions intellectuelles et religieuses. Cf. *Pédagogie musulmane* p. 149-150.

(12) Bourdieu et Passeron ont beaucoup insisté, comme Durkheim d'ailleurs, sur le caractère conservateur, reproductif, de la plupart des systèmes d'éducation, en particulier le système d'éducation actuel en France. Cf. *Les héritiers et la reproduction*.

(13) L'éducation romaine à un certain niveau recourait au grec, langue étrangère, et l'enseignement de la philosophie au Québec et des humanités en France jusqu'à une date récente se faisait dans une langue morte, le latin, langue de culture religieuse pour les chrétiens occidentaux comme l'est l'arabe pour les musulmans d'Afrique noire.

(14) La circoncision désormais ne se fait plus collectivement en brousse, mais individuellement au dispensaire.



mémoire joue un rôle essentiel dans les civilisations à tradition orale, où l'écrit est absent ou n'apparaît qu'accessoire.

C'est le cas des sociétés musulmanes négro-africaines. Le livre n'y est pas inconnu certes, mais combien plus vivants les mécanismes de transmission du savoir de la tradition orale. Par la mémoire d'ailleurs le livre, bien rare dans ce milieu et qu'on emprunte plutôt qu'on achète, se trouve reconverti à l'état d'oralité. La maître coranique porte en lui sa bibliothèque, ce qui en limite l'extension, mais non l'approfondissement. A lui s'applique parfaitement l'adage classique : **Timeo hominem unius libri** (15).

Pauvre en fournitures scolaires, l'école française au Nord-Cameroun, faute de livres, doit elle aussi s'en remettre à la mémoire et au tableau. Avec l'introduction de la radio et l'utilisation éventuelle de la télévision à des fins scolaires, il faudra mettre au point une pédagogie de l'audio-visuel. Peut-être cette dernière a-t-elle profité à puiser autant à la tradition orale dont s'inspire l'école coranique qu'à la tradition écrite de l'école française.

## conclusion

La pédagogie coranique présente certains traits qui méritent d'être retenus dans la mise au point d'une pédagogie négro-africaine moderne.

- Cette pédagogie, on l'a vu, est très personnalisée. Si elle situe l'enfant dans son groupe, elle veille à son

cheminement particulier. Le groupe ne forme jamais une classe pour abolir les différences individuelles. Le rapport maître-élève est d'ordre préceptoral.

- Les connaissances acquises consciemment, écriture, lecture, droit, mathématique, etc., ne sont qu'une partie du savoir transmis dans cette éducation totale. L'idéal d'homme proposé et plus ou moins consciemment endossé par l'enfant importe autant. De même les savoirs techniques, professionnels et sociaux qui intègrent l'écopier à sa société. Sans oublier le religieux : le Coran est aussi un code social. Refusant de mettre l'aspect religieux entre parenthèses comme l'école publique, l'école coranique prétend développer un homme total en accord avec son milieu immédiat.

- Cette pédagogie tient compte de l'âge et s'adapte aux contraintes socio-économiques. Elle a déjà résolu le problème de l'étude à temps partiel et de l'éducation permanente.

- Sa valorisation de la mémoire, dans un pays où les livres et la bibliothèque restent des denrées rares qui atteignent moins de monde que la radio, met l'accent sur des mécanismes de conservation et de transmission du savoir traditionnel dans le milieu et plus accessibles à la masse.

- Restée plus proche de la tradition orale, la pédagogie coranique éprouvera peut-être moins de difficulté à se dégager des possibilités et des limites de la tradition écrite pour entrer de plein pied dans l'ère de l'audio-visuel.

**Renaud SANTERRE,**  
Département d'anthropologie,  
Université Laval, Québec.

(15) Traduction libre : Gare à l'homme qui ne connaît qu'un livre, mais qui le possède bien.